

LA NATION

journal vaudois



Fondée en 1931, la Nation est le journal bimensuel de la Ligue vaudoise, mouvement politique hors partis voué au bien commun du Pays de Vaud.

Le numéro: 3 fr. 50. Abonnement annuel: 80 francs; gymnasiens, apprentis et étudiants: 35 francs; payable au compte de chèques postaux 10-4772-4

Croire sans dogmes

Dans son numéro de février, le mensuel *Bonne Nouvelle* s'entretient avec le philosophe Frédéric Lenoir, directeur du *Monde des religions*. Elevé dans la confession catholique, il s'en est éloigné. Il se dit aujourd'hui «chrétien libre-penseur» et affirme que les Eglises «ne peuvent rester figées sur les dogmes et les normes».

«Etre chrétien, nous dit-il encore, cela signifie aimer son prochain. C'est un principe de partage et de respect, que cela se fasse avec ou sans attache au christianisme.» Autrement dit, le christianisme est une spiritualité possible, un chemin parmi d'autres qu'on choisit s'il correspond à nos besoins et à nos affinités.

Quant aux dogmes, la création de l'univers à partir de rien, le péché originel et la chute, la Trinité, l'exclusivité du Christ, son sacrifice pour le salut de beaucoup, sa mort et sa résurrection, son retour à la fin des temps, ils n'ont rien à faire dans ce Credo minimal.

Le dogme n'est pas à sa place dans la modernité. S'il est rationnel dans sa forme, il est surnaturel dans son fond. Il échappe donc à l'investigation scientifique et, à cause de cela, se voit relégué au rang d'une croyance subjective.

C'est trop peu dire que le terme de *dogme* est connoté négativement dans l'esprit de nos contemporains. C'est sa légitimité même qui est contestée. Sa

prétention à l'objectivité et son caractère contraignant pour l'intelligence sont en contradiction absolue avec le préjugé individualiste ambiant.

Dans «un monde en constante mutation», comme on dit, le caractère invariable du dogme choque. De fait, on ne peut le modifier que pour le compléter par une de ces précisions qu'impose parfois la malice providentielle des temps. Ainsi, le Symbole de Nicée-Constantinople développe-t-il la doctrine trinitaire pour répondre à Arius qui voit dans le Christ une simple créature. Le symbole insiste et insiste encore, à la mesure de la gravité de l'hérésie arienne, sur la filiation divine du Christ: [...] *un seul Seigneur, Jésus Christ, Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles, Dieu de Dieu, Lumière de la Lumière, vrai Dieu du vrai Dieu, engendré, non créé, consubstantiel au Père.*

Aujourd'hui, dogme signifie étroitesse d'esprit et sécheresse de cœur. Le dogme, c'est la fermeture à Dieu et aux hommes. C'est la prétention blasphématoire de tout savoir et d'exclure ceux qui refusent ce savoir. C'est la fin de la foi vivante, de l'imagination interprétative et de l'invention liturgique. Dire de quelqu'un qu'il est dogmatique, que ce soit en matière de religion, de politique ou d'art culinaire, c'est le dénoncer comme une brute insensible et bornée.

Il est vrai que le dogme peut devenir un ensemble de rouages qui fonctionne tout seul et dispense de réfléchir. Il est vrai encore qu'on peut en faire un objet d'idolâtrie en le considérant non comme l'écrin de la Vérité – selon le mot de M. Regamey –, mais comme la Vérité elle-même. Ce sont là des dérives. Elles sont contraires à l'esprit du dogme, qui n'est qu'une application de la raison humaine à ce que Dieu nous dit de Lui.

Il arrive aussi que l'esprit dogmatique s'étende au-delà du dogme, et que certains en usent là où s'imposerait plutôt la relative indifférence due aux choses qui passent. Ce n'est pas une tare intrinsèque du dogme, juste un débordement. Cela invite l'Eglise à dogmatiser de façon restrictive, non à rejeter le dogme.

Il est vrai enfin que le dogme exclut. Et alors? Celui qui confesse le Christ va-t-il se scandaliser de ce que le dogme musulman du monothéisme absolu l'exclue du monde islamique? Au contraire, cette limitation imposée de l'extérieur le renforce. Elle lui permet de préciser le contenu de sa foi et d'en affûter l'expression. L'exclusion contribue ici à la clarté du dogme.

La question qu'on doit se poser en lisant M. Lenoir est de savoir s'il est possible de croire sans recourir à des dogmes. Nous ne le pensons pas. On ne peut exprimer une croyance sans la défi-

nir, si peu que ce soit. Et ce *peu* de définition, c'est déjà du dogme. Le Vaudois qui pense éviter le reproche de dogmatisme en déclarant croire à l'existence d'«une force au-dessus de nous» énonce, malgré lui, un dogme. Ce dogme est sans doute pauvre, mais la vérité n'en est pas absente: Dieu est effectivement une force au-dessus de nous. Et celui qui le professe ne doute pas de la pertinence durable de cette affirmation.

Toute affirmation religieuse se réfère, même inconsciemment, à une réalité première de type dogmatique. Il y a un dogmatisme de l'athéisme, il y a même un dogmatisme du relativisme antidogmatique. Réservez le cas de l'indifférent et – s'il existe – celui de l'agnostique qui suspend son jugement et s'astreint au doute permanent.

Le dogme est l'écho de la Vérité dans notre intelligence. C'est une quintessence de la Parole, extraite, préservée et transmise par l'Eglise au long des siècles. M. Lenoir propose assez piteusement de filtrer cette quintessence, d'en retirer tous les ingrédients qui font son originalité pour n'en conserver que quelques considérations morales et sociales rudimentaires.

Nous montrerons dans un prochain article que cette position, loin d'être libératrice, engendre le plus tyrannique des dogmatismes.

OLIVIER DELACRÉTAZ

«Le reste est silence»

Flânant au milieu des étalages de DVD d'un grand magasin, à la recherche d'une hypothétique réédition d'œuvres de Théodor Dreyer ou d'Akira Kurosawa, je surprends la conversation de deux employés classant les nouveautés. Nos Bouvard et Pécuchet se gargarisaient de grandes théories sur l'inutilité de vendre des «vieilles» pièces de théâtre, en anglais de surcroît. Intrigué, je m'approche et constate, non sans surprise, qu'ils parlaient de la réédition de l'intégrale des pièces de Shakespeare par la BBC. Les deux vendeurs, qui ne savaient comment classer *Le doux cygne de l'Avon* entre le dernier James Bond et les séries télévisées du moment, nous interpellent à juste titre: à quoi bon fréquenter Shakespeare aujourd'hui?

A quoi bon, «[...] sinon dans l'espoir d'une beauté mise à nu, d'une vie plus dense et d'un coup de sonde dans son mystère le plus profond? [...] sinon dans l'espoir que l'écrivain rendra nos journées plus vastes et plus intenses, qu'il nous illuminera, nous inspirera sagesse et courage, nous offrira la possibilité d'une plénitude de sens, et qu'il présentera à nos esprits les mystères les plus profonds, pour nous faire sentir de nouveau leur majesté et leur pouvoir?» En effet, «encore et toujours, nous avons besoin d'éveil, nous devrions nous rassembler en longues rangées, à demi-

vêtus, tels les membres d'une tribu, et nous agiter des calebasses au visage, pour nous réveiller; à la place nous regardons la télévision et ratons le spectacle». (Annie Dillard)

Cet émerveillement, cet éveil provoqué par le barde élisabéthain est habilement illustré dans le film *Opération Shakespeare* (Penny Marshall, 1994) avec Danny DeVito. Dans cette comédie, nous voyons évoluer de jeunes recrues désemparées qui s'épanouiront grâce à l'étude de Shakespeare.

Comment Shakespeare provoque-t-il cet émerveillement? G. K. Chesterton affirme que c'est en nous offrant «[...] une leçon différente pour chaque époque [...], adaptée aux infortunes et aux vices particuliers du moment». Quelle leçon peut nous donner le dramaturge aujourd'hui? Face à l'idéalisme, Shakespeare nous apprend le réalisme.

Cela a de quoi nous étonner. En effet, à la suite de Stendhal (*Racine et Shakespeare*, 1823) et de Victor Hugo (préface de *Cromwell*, 1827), la critique continentale a eu la fâcheuse tendance à annexer l'auteur de *Macbeth* au romantisme, cet héritier bâtard des Lumières et le pendant littéraire de la Révolution française. En fait, Hamlet n'a rien d'une âme mélancolique à la Werther, et Roméo et Juliette n'ont que peu de choses en commun avec Rhett Butler et Scarlet O'Hara.

Le réalisme de Shakespeare nous semble synthétisé dans cette tirade d'Hamlet: «Il y a plus de choses au ciel et sur la terre, Horatio, que n'en rêve ta philosophie.» (*Hamlet* I, 5) «Le ciel et la terre» représentent la réalité, opposée ici à «la philosophie», c'est-à-dire ce que nous percevons et concevons abstraitement de la réalité. Comment le comprendre concrètement?

Il y a quelques années, un professeur d'université n'hésitait pas à affirmer que «c'est la pensée de l'historien qui crée le fait historique». L'éminent homme voulait faire comprendre à ses étudiants que l'histoire est une construction et non un fait. Est-ce étonnant? Non, le «Je pense donc je suis» de Descartes a évolué en un «Je pense donc la réalité est». Tout le drame de l'idéalisme se trouve là, son impasse aussi. Or, Shakespeare est, en quelque sorte, l'apôtre subtil du sens commun qui nous ramène à la réalité. Mais ce sens commun n'a rien à voir avec le subjectivisme des Lumières. Il s'agit plutôt de la racine commune des cinq sens qui nous font percevoir la réalité, une sorte de «sens central qui aurait pour fonction de coordonner les sensations propres à chaque sens spécial, en la rapportant à un même objet et par là de nous en donner la perception». (A. Lalande)

L'important n'est pas ce que nous pensons ou ce que nous pouvons projeter sur la réalité pour justifier tout et le contraire de tout. L'important, c'est la réalité qui commande son mode de connaissance propre. Saint Augustin l'avait déjà écrit en une formule lapidaire: «Je cherche pour connaître une chose, non pour la penser.» (*Soliloque* I, III, 8)

Il suffit de considérer quelques personnages de *Hamlet*. Ophélie est une jeune fille obéissante et loyale vis-à-vis de sa famille et de son roi. Le fougueux Laërte ignorant les subtilités courtoises est le type même du défenseur de l'honneur familial. Hamlet n'est pas un homme qui lutte contre ses faiblesses, mais plutôt un esprit chevaleresque qui attend le moment favorable pour passer à l'action.

Alors, à quoi bon lire Shakespeare? Outre l'émerveillement et l'enchantement, *Le doux cygne de l'Avon* jette une lumière dans l'abîme fantasmagorique de l'idéalisme et du relativisme contemporains pour nous ramener sans cesse à la réalité. Et «le reste est silence». (*Hamlet* V, 2)

YANNICK ESCHER

Coffrets DVD: Shakespeare I et II, BBC 2012. Peter Ackroyd, *Shakespeare – la biographie*, Le Point, Paris 2008.

Le décor

Est-il aujourd'hui plus difficile de distinguer le réel du virtuel, la vérité du mensonge ?

Peut-être bien, parce qu'il existe des personnes payées pour «communiquer», pour nous raconter des histoires (le *storytelling* à l'américaine), pour nous faire avaler des couleuvres. A l'époque de la Grande Catherine déjà, le ministre Potemkine faisait dresser des villages en carton-pâte afin que la tsarine crût que tout allait pour le mieux dans les campagnes russes...

«Depuis que les hommes ne croient plus en Dieu, a dit Chesterton, ils croient en n'importe quoi.»

Ils croient notamment à la démocratie. Ce sont parfois des feuilletons télévisés (des fictions!) qui rompent le charme. Une série danoise, *Borgen*, imaginée par des démocrates scandinaves pour des démocrates de tous les pays, nous laisse entrevoir les coulisses du théâtre. Ainsi un personnage nommé Laugesen, d'abord chef du parti social-démocrate puis journaliste à scandales, cynique et fier de l'être, déclare en urinant devant le Parlement danois: «L'idée naïve que le peuple décide... le peuple décide que dalle! C'est un minuscule cercle de privilégiés qui décide de ce qui se passe au Danemark, des chefs d'entreprise, quelques journalistes, des hommes politiques... Aussi longtemps que je serai dans ce cercle, ils peuvent appeler cela "démocratie", ou autrement, si ça leur fait plaisir...».

Cette remarque rafraîchissante rappelle ce qui a été répété dans ces

colonnes. La démocratie est une religion avec son clergé, sa liturgie, son credo. On nous demande d'admettre au moins quatre dogmes: la volonté générale, cette extravagante invention de Rousseau, décide de ce qui est vrai politiquement; l'égalité est le but poursuivi; nous sommes bardés à notre naissance de droits innombrables parce que nous sommes tous des citoyens en devenir et surtout des êtres humains d'une égale dignité; le règne universel de la démocratie est imminent.

A ces dogmes, le soussigné n'a jamais cru, même durant son enfance. Un enfant se rend compte que rien ni personne n'est égal dans le monde, sauf en mathématiques ou parce qu'on le décide. Il comprend aussi qu'une idée peut être vraie même si une seule personne la défend, voire personne, qu'une majorité de hasard ne transforme pas le faux en vrai. Il saisit vite qu'il n'y a pas de «monde meilleur» sauf dans les contes de fée. Un seul monde existe, celui où il vit.

Tous les démocrates n'admettent pas tous les dogmes. Quand le peuple s'oppose à un projet de loi et gronde (contre le «mariage pour tous» par exemple), le «petit cercle des privilégiés» ne s'émeut pas, car il sait que ladite loi va dans «le sens de l'histoire», celui de l'égalité. Les dogmes sont hiérarchisés: l'égalité est paradoxalement le dogme suprême.

Dans le présent article, nous voudrions insister sur les droits, non seulement sur les droits de l'homme, mais

aussi sur les libertés bien concrètes que notre qualité de citoyen d'un Etat donné nous confère. Ces droits sont contenus dans des Déclarations et des codes. Nous sommes censés les connaître. Il semble que leur simple «déclaration» les ait fait exister, c'est le miracle de la religion démocratique moderne, une fiction apaisante et réconfortante.

En réalité, ces droits sont virtuels. Ils ne s'actualisent que si chacun d'entre nous y met du sien. Nous n'avons des droits que dans la mesure où nous exerçons notre puissance d'agir. Autrement dit, la force et le droit séparés sont peu de chose, et la force donne le branle à l'affaire.

C'est pourquoi il est faux de seriner aux enfants qu'ils ont des droits; on doit d'abord les rendre forts afin qu'ils agissent, qu'ils se fassent des amis, qu'ils concluent des alliances, car on est rarement fort tout seul. La faiblesse, la timidité, l'ignorance et la solitude nous privent de nos droits. Petits enfants, nous bénéficions de la bienveillance de nos parents et de la société. Cette bienveillance, il faut ensuite travailler à la conserver, à l'accroître. Celui qui fuit le monde ou qui est privé de puissance d'agir n'a pas de droits.

Nous connaissons tous des personnes âgées et isolées qui, d'une part, ne connaissent pas leurs droits et, d'autre part, seraient bien en peine de les faire respecter si elles les connaissaient. Nous ne parlons pas ici de ces droits absurdes, comme le droit au bon-

heur, à la santé, à la vie, à l'épanouissement personnel, etc., mais de libertés concrètes garanties par l'appartenance à une communauté.

Une dame âgée est cambriolée, son ex-mari ne lui verse plus sa pension, la caisse maladie fait des difficultés: elle ne se plaint pas, n'ose pas «demander», ne veut pas «déranger», ne sait à qui s'adresser, a peur de la police; son droit n'existe plus. Mais peut-être qu'une voisine compatissante à qui elle a fait du bien quand elle était encore valide lui vient en aide, et son droit retrouve de la consistance.

Une éducation fondée sur l'envie et des déclarations de «droits à» comporte un double inconvénient. Elle crée d'une part une classe de victimes professionnelles et de parasites qui, bien conseillés et encadrés, consomment des droits à n'en plus finir, de telle sorte qu'un rentier AI à 100% pour raisons psychiques, s'il est au courant de tout ce qu'il peut empocher en matière de subventions et d'indemnités, gagne mieux sa vie qu'une vendeuse.

D'autre part, elle engendre des personnes passives imaginant que la nourriture leur viendra toute seule à la bouche, incapables d'agir en vue d'actualiser leurs droits.

L'autonomie à laquelle vise l'éducation implique que la personne existe par ses efforts et les liens qu'elle tisse avec autrui, non qu'elle fasse la potiche dans le décor démocratique.

JACQUES PERRIN

La Forêt du Mal

«Trop de vertu pourrait vous rendre criminelle.»

Andromaque

Voilà un livre¹ qu'il est difficile de résumer en quelques lignes, voire impossible tant le cheminement de sa pensée est riche. On peut même s'y perdre, comme un enfant peut se perdre dans la forêt. Alors que décidément on ne se perd jamais dans la cité du Bien. La philosophie nous prend par la main, elle balise la route, tandis que la littérature, à l'instar du petit Poucet et de ses frères, nous fait pénétrer dans la forêt du mal. Son auteur, Gérard Joulé, écrivain et traducteur – il a notamment traduit Chesterton –, n'aime pas la pensée molle. Concilier les idées, relativiser, installer à tout prix des ponts et des passerelles n'est pas sa tasse de thé. Il préfère opposer pour mieux distinguer. Ici point de flou, point de confus érigé en discours intellectuel. L'homme a des idées claires, incisives et pleines de bon sens. Cela en soi est déjà un exploit dans un monde où, chaque jour, on nous parle en bien du mélange, de la coexistence et de l'ambiguïté comme s'il s'agissait de vertus absolues. Le despotisme de la non-pensée allié à la phobie du jugement, cela fait un sacré cocktail Molotov.

Dans *La Forêt du Mal*, il est question de Racine, de Baudelaire et de Proust. D'abord, Joulé fait un constat: Dieu et le diable ont disparu du monde moderne, remplacés par le divan du psy. Les pécheurs sont déculpabilisés. Il n'y a plus de péchés, plus de tabous, plus d'interdits. Tous les interdits tombent les uns après les autres. Or la tragédie antique et classique est ordre et transgression. S'il n'y a plus de fautes, plus de règles, il n'y a plus de transgression. Par conséquent, il n'y a plus de tragédie possible, car la tragédie est «un genre éminemment moral».

Comment définir la tragédie? Joulé donne la définition suivante: elle est le châtement de la démesure. Les héros tragiques de Racine passent la mesure, suivent leurs passions jusqu'au crime dans le mépris total de la morale. «Il est donc bon et juste qu'ils soient châtiés.» Chez Racine tout s'incarne. L'action suit son cours sans interférence métaphysique ou philosophique. L'homme ancien était coupable. Il était entier, entièrement sous le signe du destin. Il était sauvé ou il périssait. Il n'y avait pas de juste milieu. Or l'idée même de la tragédie fait horreur à l'homme moderne, car elle exclut l'idée du bien, du plaisir et du bonheur privé.

Le cas de Baudelaire est différent. La tragédie est morte. Le siècle n'est plus aristocratique et chrétien. Il est bourgeois et libre-penseur. La fleur de lys a dû céder sa place à des abstractions: liberté, égalité, fraternité. La nouvelle société, fondée sur la négation ou l'absence de Dieu et du diable, chasse le mal par le progrès, qui est le bien par excellence. Baudelaire s'est sacrifié pour la littérature. En homme déchiré, torturé, dégoûté de son époque mais profondément catholique, il affrontait ses démons. Il croyait à l'existence du diable, comme le Christ dans le désert. Il acceptait de souffrir. Il

s'est détruit mais il n'a pas vécu et n'est pas mort en vain parce qu'avec le sang de son âme, il avait écrit *Les Fleurs du Mal* où on trouve des vers comme celui-ci:

*Soyez béni, mon Dieu,
qui donnez la souffrance
Comme un divin remède
à nos impuretés.*

Baudelaire savait que seule la souffrance sauve. Le monde moderne, démocratique et matérialiste, a transformé les péchés en vertus. Il n'y a plus de souffrance, plus de sacrifice, plus de conflit. Il n'y a plus que le bonheur terrestre et le plaisir immédiat. Le règne du «Bien».

Joulé montre que, même si *La Recherche du temps perdu* ne contient guère de référence à Dieu, Proust, écrivain athée à l'aube du monde moderne, exprime un sens aigu du bien et du mal. Voilà le fil rouge qu'il établit entre ces trois auteurs. Au sein de leurs œuvres respectives se joue un conflit. On affronte le mal, le diable, on croit au diable presque plus qu'à Dieu. Tout est opposition, polarité, affrontement entre la chair et l'esprit, le sacré et le profane, la foi et la raison. La littérature pour Joulé est, à l'image de l'Evangile, «une machine de guerre dirigée contre le monde et son prince». Ainsi, elle nous fait pénétrer dans cette forêt interdite du crime, des bas instincts et des amours passionnelles, l'univers des péchés et des vices, cette forêt du mal qui nous fascine autant qu'elle nous effraye. Cette forêt nous montre que le mal est une chose concrète et non une abstraction. Les trois écrivains sont des êtres moraux et ne nous montrent le mal qu'en l'opposant à l'existence du bien.

Ce vaste essai renvoie à tout moment à l'époque actuelle, celle qui a cessé de croire à l'existence du diable. Il nous dit qu'il faut accepter le mal.

Accepter le mal ne signifie pas s'y résigner. Au contraire, il signifie y faire face. Or rien que de prononcer le nom du diable fait sourire l'homme moderne, pour qui il n'est qu'une idée, une abstraction, une figure sortie tout droit de l'imagination. Sous l'influence des idées communistes, le mal a changé de nature. Ce n'est plus le mal de Racine, de Baudelaire, ni même de Proust, ce n'est plus le mal spirituel. Il est maintenant social. C'est l'inégalité que l'on combat par le bien social que sont le progrès, les sciences, la démocratie, la croissance économique. Le monde moderne nie l'existence du diable autant qu'il nie celle de Dieu. Il ne croit plus au diable, sinon il ne pourrait pas marcher vers l'avenir avec cette confiance aveugle dans le progrès. Ce qui n'existe pas à ses yeux n'a pas besoin d'être combattu.

Joulé affirme que Jésus était d'abord un grand agitateur. Dans la Bible, il est écrit: «Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive.» Il engage un combat à mort contre le mal, contre le diable. Cela n'a rien de métaphysique. La conciliation, l'arrangement, la paix sont, dans ce domaine et à ce niveau, antitragiques parce qu'anti-chrétiens. Il n'y a pas de paix dans ce monde où règne le prince des ténèbres. Il n'y a que la paix des âmes. Et cette paix-là n'est pas de ce monde. La littérature non plus. Joulé nous montre en quoi elle est «l'anti-Monde par excellence».

La Forêt du Mal est un livre jubilatoire. Inspiré d'une infatigable espérance surnaturelle, il nous rappelle des vérités longtemps oubliées sur le monde, la littérature et leur rapport.

LARS KLAWONN

¹ Gérard Joulé, *La Forêt du Mal*, L'Age d'Homme, Lausanne, 2012.

LA NATION

Rédacteur responsable:
Jean-Blaise Rochat

Rédaction et administration:
Place Grand-Saint-Jean 1
Case postale 6724, 1002 Lausanne
Tél. 021 312 19 14 (de 8h - 10h)
Fax 021 312 67 14

Internet: www.ligue-vaudoise.ch
Courriel: courrier@ligue-vaudoise.ch

ICM Imprimerie Carrara, Morges

Paris by card

Etre étudiant à Paris, c'est, avant tout autre avantage culturel, posséder une carte d'étudiant. Celle-ci nous permet, en plus d'accéder aux bâtiments, aux cours qui y sont donnés et aux examens qu'on y fait passer, d'obtenir toutes les autres cartes nécessaires à la survie d'un étudiant parisien. Par exemple, la carte des résidents en région parisienne. Seul ennui: elle s'obtient justement sur présentation d'un document attestant notre inscription officielle dans une institution académique en Île-de-France, soit sur présentation de la dite carte d'étudiant, qui elle s'obtient sur présentation de la carte de résident. Entre la métaphore du serpent qui se mord la queue et celle de l'arroseur arrosé, mon cœur balance.

En règle générale, un ticket de métro s'obtient sans titre particulier, sauf évidemment si vous faites la file devant le seul distributeur qui ne prend que les Cartes Bleues françaises (parce que les Cartes Bleues parisiennes, ça n'existe pas). Il est donc temps d'acquiescer une Carte Bleue... laquelle étant verte, me fait au moins penser à la BCV. Pour ce faire, il faut se rendre dans un établissement bancaire, patienter parce que vous avez tiré le ticket

570 et que c'est le 562 qui vient d'être appelé, signer les cinq feuilles en double exemplaire, attendre un premier courrier vous souhaitant la bienvenue, attendre un deuxième courrier vous informant des multiples avantages offerts par la banque choisie, attendre un troisième courrier vous invitant à prendre rendez-vous avec votre agence pour récupérer la carte, finalement être amené à prendre un second rendez-vous parce que vous n'aviez pas pris la convocation avec vous au premier et, enfin, recevoir la carte bancaire. Du coup, on a presque envie de payer une tournée à tous les employés de service à la banque ce jour-là.

Comme étudiante, je suis en droit de prétendre au nouveau titre de détentrice d'une carte *Navigo Pass-ImaginR*. Ce graal en poche, la *Régie Autonome des Transports Parisiens* est à moi. Et avoir Paris souterrain en accès illimité, c'est avoir le monde à ses pieds, c'est bien connu. Seulement, là encore, son acquisition semble plus difficile que la Patrouille des glaciers sans gants ni bonnet: il faut à nouveau réunir la carte d'étudiant, qui n'est pas encore imprimée, l'attestation de logement pour les trois cent soixante-cinq jours à venir

(mais qu'il est impossible de recevoir sans la carte d'étudiant), une photocopie du passeport, deux photos d'identité «différentes» (et si on a changé de couleur de cheveux entre-temps?) et le relevé d'identité bancaire RIB: on ne sait pas encore ce que c'est, mais on se doute bien qu'il s'agit d'un chiffre certainement impossible à connaître avant réception de la carte bancaire.

Non sans un sentiment de détresse et de désolation, j'aborde le point quatre de ma liste de tâches à remplir, soit un passage au bureau d'inscriptions administratives de mon universi-

té, à ne pas confondre avec celui des inscriptions pédagogiques. Tant qu'à posséder la carte fidélité Monoprix, autant faire la même promesse d'assiduité à ma bibliothèque. Il est 11h45 ce vendredi; le bureau est fermé entre 11h30 et 14h00 et le vendredi après-midi.

«- Excusez-moi, Monsieur, pourriez-vous m'indiquer où se trouve la pharmacie la plus proche?

Non, je suis navré... Vous n'avez pas de carte?»

CHARLOTTE MONNIER

Servir... pour être libre!

Première partie

Mercredi 27 février dernier s'est tenue la première conférence du Séminaire 2013 de la Ligue vaudoise. En vue de la votation sur l'initiative du Groupe pour une Suisse sans armée (GSSA) demandant la suppression du service militaire obligatoire, les discussions de cette année sont consacrées à l'armée et à son système de milice.

La salle des Vignerons du Buffet de la gare de Lausanne a accueilli une centaine de participants attentifs venus écouter MM. Dominique Andrey, commandant de corps et chef des forces terrestres, et Olivier Delacrétaç, président de la Ligue vaudoise.

Ce dernier a entamé la soirée par un plaidoyer rappelant la constance du mal – tant intellectuel que matériel – dans les sociétés humaines et la nécessité subséquente de maîtriser la violence qui en découle, fondant ainsi la raison d'être permanente de l'armée.

Relevant l'erreur de principe des arguments pacifistes, M. Delacrétaç a souligné le caractère naïf et toujours déçu de l'espoir qu'une accalmie de l'histoire se transforme en paix définitive. Ainsi en témoigne, au lendemain de la Première Guerre mondiale, la formule optimiste «la Der des der» qui fut tragiquement démentie deux décennies plus tard. Pour le président de la Ligue vaudoise, l'encadrement des pulsions violentes de l'être humain par le système de l'armée de milice est, en Suisse, un signe de civilisation et non de barbarie.

Le commandant de corps Andrey a, quant à lui, orienté son propos vers un exposé des différents enjeux auxquels est confrontée aujourd'hui l'Armée suisse. De manière synthétique, il a présenté à l'assemblée les différents critères régissant l'intervention de l'ar-

mée et son rôle dans la construction de la sécurité collective.

L'Armée suisse ayant connu d'importants changements d'organisation au cours des années passées, force est de constater que le Parlement a progressivement revu à la baisse les budgets, dépassant même les objectifs de réduction des effectifs voulus par le Parti socialiste dans son initiative de 1995.

Selon le commandant des forces terrestres, le niveau optimal pour permettre à l'Armée de remplir ses missions actuelles se situe aux alentours de 100 000 hommes et d'un budget de 5 milliards de francs dans le cadre du système de milice actuel.

Contrairement à certaines idées reçues, le système de milice permet d'atteindre un degré d'instruction élevé des troupes. Le passage à une armée professionnelle – même réduite – se heurterait non seulement à une importante augmentation de coûts mais, compte tenu du niveau de prospérité de la Suisse, à un manque inévitable de candidats disposés à s'engager.

Les discussions qui ont suivi, conduites par le président de séance, M. Jean-François Cavin, ont permis d'évoquer les changements concrets qui toucheraient l'Armée en cas d'acceptation de l'initiative du GSSA et ses conséquences sur le niveau de sécurité collective.

Les deux prochaines rencontres de notre Séminaire permettront d'affiner ces perspectives, notamment avec l'exposé du général de corps d'armée Robert Augier de Crémiers qui traitera des effets de la suppression du système de conscription obligatoire en France.

LIONEL HORT

Revue de presse

Caisse de pension de l'Etat de Vaud

Au prix d'une reculade spectaculaire (baisse à terme des rentes des fonctionnaires de 6% au lieu des 25% prévus), le Conseil d'Etat semble avoir réussi à briser le front du refus des organisations syndicales de la fonction publique (24 heures du 1^{er} mars).

Le lendemain, Justin Favrod commente, dans le même quotidien:

[...] C'est une opération aussi délicate qu'inhabituelle pour le président du Conseil d'Etat. Pierre-Yves Maillard nous avait habitués à incarner, jusqu'à la caricature, les causes populaires: défenseur des assurés contre les méchantes caisses maladie, défenseur des employés contre des patrons avides de profit, défenseur des pauvres contre une droite obsédée par le démantèlement social et même défenseur des serveuses contre des clients exhalant une fumée mortelle.

Le socialiste a troqué sa tenue de chevalier blanc contre celle du Père Fouettard. [...] Il doit convaincre la droite et les contribuables de payer 1,4 milliard de francs tout de suite et 1,3 milliard à long terme. Soit l'équivalent de neuf budgets d'investissements du Canton [c'est nous qui soulignons, réd.], de trois ou de quatre métros M2. C'est une dépense d'autant plus difficile à faire passer que les retraites des fonctionnaires suscitent de vives réactions de la part des salariés du secteur privé, qui ont dû consentir d'importants sacrifices ces dernières années. Pas facile de persuader des assurés soumis à la primauté de cotisation que le produit de leurs impôts va raffermir des rentes basées sur la primauté de prestations. Pierre-Yves Maillard a quand même su persuader la minorité de droite du Conseil d'Etat d'avalier cette potion amère. Cette adhésion a valeur de laissez-passer au Grand Conseil à majorité de droite. [...]

Père Fouettard? – A l'égard de leurs employés/électeurs en tout cas, M. Maillard et ses collègues apparaissent plutôt câlins.

Ph. R.

Désenchantement démocratique

La colère qui agite l'Italie, l'Espagne, bientôt la France, va secouer l'Europe [...]

Ainsi commence la «Chronique: Les brises rebelles» de M. Jacques Pilet, dans *L'Hebdo* du 28 février. Quelles sont donc les causes de cette colère? A côté de l'austérité qui s'impose aux divers pays, du «rêve cassé de l'Europe», il y a enfin

[...] le rejet des élites politiques et économiques. En Italie, les citoyens n'en peuvent plus de voir l'armada des élus qui vivent sur un grand pied, palpent ici et là des enveloppes, placent leurs copains, se vautrent dans le fromage. Les partis sont honnis. Le bateleur Beppe Grillo interdit à quiconque ayant fricoté avec eux de rejoindre son camp... Un électeur sur quatre l'a applaudi.

En Espagne c'est l'horreur: la droite au pouvoir, et pas elle seulement, se révèle rongée par la corruption. Son trésorier a mis au frais des dizaines de millions du côté de Genève [...]

En France c'est plus compliqué. Les cercles du pouvoir se sont multipliés et empilés. [...] Ce mille-feuille coûte cher. A chaque couche, ses fonctionnaires, ses frais, ses petites faveurs. L'opinion publique le sait, mais l'imbrication des intérêts est telle que personne, ni à droite ni à gauche, n'ose s'en prendre à cette boursoufflure. [...]

Les griefs se mêlent. [...] Avec un reproche latent: vous nous avez menti. Les élus ont trop promis, trop embelli leur bilan, trop cherché à plaire, trop baratiné. Et puis le gros mensonge qui a trop duré, auquel ils ont cru eux-mêmes: nous vivons bien en nous endettant. Une foule de discours se dégonflent. [...]

Pourtant, en bonne théorie démocratique, les élus ne sont-ils pas le reflet fidèle du peuple qui a voté pour eux? Les Européens seraient-ils en train de découvrir combien la représentation du peuple à travers les partis politiques est artificielle et souvent nocive?

E. J.

SÉMINAIRE DE LA LIGUE VAUDOISE 2013
BUFFET DE LA GARE DE LAUSANNE • SALLE DES VIGNERONS

**SERVIR...
pour être libre!**

MERCREDI 13 mars 2013 à 20h00

Colonel EMG Félix STOFFEL
La défense aérienne, nécessité vitale
Colonel EMG Mathias TÛSCHER
Et maintenant?...

Les exposés seront suivis d'une discussion. L'entrée est libre.

Cent ans de scoutisme vaudois

Né en 1912, le scoutisme vaudois a fêté l'année dernière ses cent ans d'existence de diverses manières.

Du 14 au 17 septembre 2012, un camp cantonal a réuni près de mille cinq cents scouts, filles et garçons, à la Vallée de Joux.

En outre, deux beaux livres, richement illustrés, sont sortis de presse, le premier publié par la Brigade de Sauvabelin et le second par l'Association du scoutisme vaudois (en collaboration avec les Éditions Ouverture, au Mont).

La Brigade de Sauvabelin

Fondée le 16 juillet 1912 par le professeur Charles Biermann, qui réunit ce jour-là six garçons pour des activités inspirées par Lord Robert Baden-Powell, la Brigade de Sauvabelin comptait à fin 2011 cinq cent quarante membres (louveteaux, louvettes, éclaireurs, éclaireuses, pionniers, pionnières et membres de clans).

Sous le titre *La Brigade de Sauvabelin, 100 souvenirs pour s'en souvenir, 1912-2012, un siècle de scoutisme à Lausanne*¹, le livre évoque un événement par année. En voici une petite sélection:

- En 1930, c'est le premier camp d'été sous tente, à La Fouly (Valais), avec la Brigade veveysanne du Vieux-Mazel; le chef de camp s'appelle Victor de Gautard.
- En 1941, la Brigade campe à Solalex (commune de Gryon), sous le commandement de Philibert Muret, bien connu de nos lecteurs.
- En 1942, Raymond Gafner devient commandant de Brigade; il sera ensuite directeur de l'Hôpital cantonal, puis administrateur-délégué du Comité international olympique.
- En 1950, Claude Pahud lui succède. Entré à la Brigade en 1933, il peut se targuer d'avoir connu les vingt commandants de Sauvabelin!
- En 1962, la Brigade marque son cinquantenaire par un camp dans les Grisons.
- En 1981, la Brigade décide de créer des unités féminines en son sein: une meute de louvettes et une patrouille d'éclaireuses y sont réunies pour la première fois.
- En 1988, la Brigade monte une théâtrale et met en scène *Le tour du monde en 80 jours*.

Dans la conclusion de l'ouvrage, le commandant Roger Muller se réjouit du succès de la Brigade de Sauvabelin, mais il s'inquiète de la tendance actuelle à refuser tout risque et à chercher des responsables en cas de problèmes. Il estime néanmoins que les scouts sauront répondre à ces défis.

Enfin, le livre est agrémenté d'un DVD, qui comprend trois petits films: un camp d'été dans les années 1920, la patrouille des Coucoucs dans *Chante et ris* en 1935 et un film *Fausse piste*, projeté dans le cadre de l'Expo 64 à Lausanne.

L'Association du scoutisme vaudois

Intitulé *Histoire de foulards, 100 ans de scoutisme vaudois, 1912-2012*², le livre de l'Association du scoutisme vaudois (ASVD) se présente également de manière chronologique, en sept parties: les premiers pas, l'entre-deux-guerres, servir, le scoutisme à son plus haut niveau, dans la tourmente, les fusions, scoutisme visible.

Plusieurs notices biographiques agrémentent l'ouvrage. Outre celles de Victor de Gautard, Raymond Gafner ou Claude Pahud déjà cités, on y retrouve d'autres noms de personnalités connues, tels par exemple les notaires Fernand Zumstein ou André Rochat, Roger-Charles Logoz, Claude Ruey ou Pierre Vuille, tous actifs à un moment ou à un autre au sein des organes dirigeants de l'ASVD.

Le livre contient aussi diverses annexes, dont une liste fort intéressante des unités passées et actuelles des scouts vaudois. On y découvre que cinq groupements ont été fondés en 1912 et sont encore actifs à ce jour: Sauvabelin et Montbenon à Lausanne, Saleussex à Montreux, le Comte Vert à Moudon et Trois Jetées à Nyon. Au total, trente-sept unités sont actives aujourd'hui, implantées dans l'ensemble du territoire cantonal, représen-

tant au total près de trois mille membres. Les effectifs ont progressé jusque dans les années 1960, puis ont fluctué dans les années 1970 à 1990, et sont restés stables depuis l'an 2000.

Enfin, il faut lire le morceau de bravoure que constitue la préface de Jacques Moreillon, ancien de la Brigade du Vieux-Mazel (de 1945 à 1956) et ancien secrétaire de l'Organisation mondiale du mouvement scout (de 1988 à 2004). En voici une brève citation: *Sans le savoir (et peut-être parce qu'il ne le sait pas!), le scoutisme dans le Canton de Vaud est l'un des plus universels qui soient, de par sa tradition, la qualité de ses chefs et le bon usage qu'il fait de la méthode scout.*

* * *

En conclusion, le scoutisme vaudois peut se targuer d'une belle et longue histoire. Comme le relève le livre de l'ASVD, il est le reflet de la société à plusieurs égards: engagement important des Vaudois à l'échelon du scoutisme suisse, mais tensions avec le niveau fédéral, jugé souvent trop centralisateur. Malgré de sérieux obstacles (offre pléthorique de loisirs, individualisme, hétérogénéité de la population, etc.), les scouts vaudois ont prouvé qu'ils savaient tenir compte des changements, tout en restant fidèles à leur originalité et à leurs traditions. Le scoutisme est une magnifique école de vie.

ANTOINE ROCHAT

¹ A commander par internet à l'adresse 2012.sauvabelin.ch, ou par courriel à l'adresse brigade@sauvabelin.ch, ou par poste: Brigade de Sauvabelin, case postale 5455, 1002 Lausanne.

² A commander par internet sur les sites www.asvd.ch ou www.editionsouverture.ch, ou en librairie.

Dernières nouvelles du français

A ne pas manquer, dans le numéro 53 (janvier 2013) du magazine de l'Université de Lausanne (laquelle répond aussi au nom poétique d'UNIL), en page 23, l'article de MM. Gianni Haver et Antoine Chollet, tous deux enseignants-chercheurs à la Faculté des sciences sociales et politiques, intitulé «Contre l'hégémonie de l'anglais», qui mériterait d'être cité en entier, mais dont nous reproduisons le dernier paragraphe.

«Ces évolutions servent en réalité deux objectifs: la fin des universités conçues comme des services publics, au sens le plus noble du terme, et l'affaiblissement de la pensée critique au sein même des universités. L'espace d'autonomie et de liberté que nos institutions ont pu représenter, dans certains moments privilégiés, est en train de disparaître. On sent chaque jour davantage les ravages de ces transformations, et l'on désespère en constatant la faible résistance qui leur est opposée. Pour les chercheurs et chercheuses que nous sommes, ce qu'il est désormais urgent d'imaginer, ce sont des stratégies de résistance. Et nous ajoutons qu'il faut le faire collectivement.»

Bien sûr, c'est David contre Goliath, mais il ne faut pas renoncer à la lutte. Félicitons en particulier l'association Défense du français et ses initiatives bien ciblées.

Pour passer du scientifique au commercial et à sa publicité, nous tombons sur un article du *Matin Dimanche*, p. 33 (si si, il vaut la peine de parcourir cet hebdomadaire où l'on trouvera toujours deux ou trois chroniques démentant le préjugé selon lequel la presse romande est toujours de gauche, ne serait-ce déjà que la chronique de Me Bonnant, lequel fait ses délices de la provocation et fustige inlassablement Rousseau et le rousseaïsme) un article, donc, d'Ivan Radja intitulé «La croisade du gouvernement neuchâtelais pour promouvoir le terme "soldes" au détriment de "sale" sera rude».

Dans l'ensemble, le moins que l'on puisse dire est qu'au cours de ces dernières années la presse ne nous a pas donné une image particulièrement flatteuse du gouvernement neuchâtelais. Il ne faut donc pas manquer l'occasion, même s'il s'agit d'un défi mineur par

rapport à ceux que doit affronter ledit Conseil d'Etat, de le féliciter et plus particulièrement le conseiller d'Etat Thierry Grosjean, initiateur de cette campagne.

L'insondable stupidité de cet anglicisme, dont les francophones romands doivent périodiquement subir la vue, a quelque chose d'obscène.

Nous apprenons ainsi que Manor «ayant remarqué que l'anglicisme "sale" était mal perçu en Suisse romande», avait décidé depuis quelques années d'utiliser le mot français "soldes" selon sa porte-parole. Bravo, cela mérite une médaille! COOP déclare que sa publicité est rédigée dans les trois langues, y compris l'annonce du début des soldes, mais ne précise pas si la troisième langue est l'italien ou (ce qui est plus probable) l'anglais. D'autre part, on constate que, durant toute la durée des promotions, les succursales sont pavoisées de panneaux «sale». L'auteur de l'article saisit l'occasion de signaler qu'en tapant COOP sur Google on tombe sur «les nouveaux offres imbattables».

Mais Migros demeure intraitable et a opté une fois pour toutes pour le SALE, «compréhensible partout et sémantiquement bien établi». Il en va de même chez Vögele, dont d'ailleurs Migros est actionnaire minoritaire. Donc pendant les soldes, si vous avez besoin d'une chemise, choisissez de préférence un magasin où l'on vend des habits propres.

Quant à C&A, ils déclarent avoir utilisé *soldes, saldi* et *Sonderverkauf* par le passé «mais la communication est plus claire avec le mot SALE» (sic).

Il ferait beau voir que ces entreprises tentent d'ouvrir des succursales au Québec, où le français est défendu féroce-ment et où des dizaines de milliers de francs ont été dépensés il y a quelques années pour remplacer tous les signaux «Stop» par des signaux «arrêt».

Le seul moyen efficace de lutter contre ce barbarisme (parmi tant d'autres) serait de pouvoir réunir quelques milliers de consommateurs prêts à boycotter tous les commerces SALE jusqu'à ce que leur publicité redevienne propre.

ALEXANDRE BONNARD

Le Coin du Ronchon

La presse vous tue, la voiture vous sauve

Le drame qui s'est déroulé dans une fabrique de bois de Menznau avait commencé à *faire le buzz*, mais la presse, après avoir sentencieusement décrété que cet événement «relançait le débat sur les armes en Suisse», a rapidement décidé de faire profil bas en découvrant que le tueur «suisse» provenait des Balkans (il n'y a aucun débat à relancer sur ce sujet) et que le pistolet n'avait aucun lien avec l'armée.

La rumeur publique s'intéressera-t-elle alors aux assassinats politiques perpétrés par des journalistes? Le dernier cas en date est celui de M. Yvan Perrin, candidat UDC au Conseil d'Etat neuchâtelais, qui vient d'être la cible d'un tueur politique professionnel, le même qui avait déjà froidement abattu Frédéric Hainard il y a environ trois ans. L'homme – appelons-le Ludovic¹ – travaille à la solde du quotidien *Le Matin*. Il exerce ses «talents» principalement dans le canton de Neuchâtel. Il ne tue pas (seulement) pour de l'argent mais surtout par militantisme politique: bobo grisonnant, habitué des discothèques neuchâtelaises où il est connu, paraît-il, sous le nom de DJ Biscuit, il s'éclate en torturant les gens qui ont une tête qui ne lui revient pas, c'est-à-dire principalement les politiciens de droite. Sa tactique: obtenir illégalement des informations confidentielles – en sachant qu'il ne risque rien puisque les journalistes sont

au-dessus des lois – et harceler psychologiquement sa victime en les diffusant par petites doses, arrangées et amplifiées, présentées comme des «révélations». Dans le *milieu*, son professionnalisme est reconnu: l'extermination de l'ancien conseiller d'Etat Frédéric Hainard lui a même valu un «prix Jean-Dumur» décerné par des confrères admiratifs... ou peut-être craintifs.

On voit donc qu'entre les individus qui *auraient pu* être des Suisses en possession d'une arme d'ordonnance, et ceux qui sont réellement flics au *Matin* et qui ont donc accès à toutes nos données privées, nos chances de survie sont minces. Heureusement, *La Nation* est là pour vous donner un bon conseil: jusqu'au 21 mars, veillez à ne vous déplacer qu'en voiture! Cela vous permettra 1) de donner un *signal fort* contre le totalitarisme vert, 2) d'éviter d'escalader des précipices béants pour monter dans des wagons depuis des quais non adaptés, et 3) d'éviter surtout de terribles accidents puisque, selon la Caisse fédérale suisse d'assurance en cas d'accidents (dite SUVA en allemand), «en hiver, le nombre de chutes (de piétons) est plus élevé que celui des accidents de la route».

LE RONCHON

¹ prénom réel